

de fonds destiné à payer les services secrets, et pendant nombre d'années, il n'a cessé de faire les efforts les plus obstinés, afin de continuer cette désappropriation."

Pourquoi, ne confirme-t-il pas ce que lord Durham a déclaré lui-même, que c'était aux efforts généreux du clergé catholique que la population française et irlandaise du Bas-Canada était redevable pour les moyens employés à leur procurer leur éducation. Tels sont les sentiments, soit dit en passant, d'un noble gentilhomme protestant, qui ne se laisse point aveugler, par une hypocrisie de religion. Le pauvre M. Wilkes d'un côté, fait la plus triste figure, car il est tombé lui-même dans la plus palpable contradiction au sujet de ses assertions. Il faut observer, qu'en terminant son discours, il épouvantait ses lecteurs, en les assurant que trente ou quarante Jésuites, et autres religieux ont été envoyés parmi nous. Nous serions surpris de connaître, en passant, quelle idée se font, quelques uns de ses auditeurs, d'un Jésuite; ils s'imaginent sans doute, qu'il porte des cornes, une queue et qu'il a les pieds fourchu. Oh! que ces Jésuites causent de terrible maux! "les richesses des catholiques, dit-il, sont employées en différentes manières." Arrêtons-nous, un instant, candide lecteur: lisez les propres paroles du révérend ministre, les voici: On vient d'élever à Montréal une vaste maison d'école qui coûte plus de \$40,000, et déjà, elle contient au-dessus de 1600 enfants! Oh! le méprisable papisme! oh! les affreux Jésuites! Tel est le moyen que vous employez pour tenir le peuple dans l'ignorance; tel est le mauvais usage que vous faites de l'argent des catholiques (qui n'est pas celui de l'état). Assurément, M. W., nous craignons beaucoup que ce ne soit vous qui cherchiez à retenir les Canadiens dans l'ignorance, vous qui voudriez arrêter leur éducation, en éloignant tous ceux qui se sont dévoués eux-mêmes avec tant de désintéressement à l'œuvre si éminemment religieuse de la génération qui s'élève actuellement. Mais cependant ces Jésuites instruisent maintenant leurs élèves dans la religion catholique, et l'Evêque de Nancy a tenu ses rassemblements interminables." La cause de ces instigations est, suivant ce que dit M. W., que des années d'indifférence avaient fait presque oublier au peuple ses superstitions, c'est-à-dire, pour parler franchement, qu'un prélat catholique avait fait tout son possible, pour rendre le peuple plus religieux. M. Wilkes aimerait mieux l'état d'indifférence, chose qu'il préfère de beaucoup au papisme. Le Pape, selon lui, n'est qu'une espèce d'épouvantail dont on se sert pour effrayer les femmes imbécille, et les enfants.

Quant à l'influence qu'exerce le clergé catholique, ainsi que sa religion sur la moralité du peuple, nous nous faisons fort de contredire pleinement, les attestations de M. W. Nous nions absolument la dégradation morale des franco-Canadiens; et notre indignation nous force assurément à traiter de libelle langage dévergondé de l'auteur. L'extrait suivant tiré du rapport de lord Durham fera voir l'opinion que ce noble comte s'était formée de la moralité des Canadiens catholiques.

Les prêtres catholiques de cette province, dit-il, possédaient au souverain degré le talent de concilier la bonne volonté des gens de toute croyance, et je ne connais pas de clergé paroissial, dans le monde dont la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et le zèle à s'acquitter de tous les devoirs de leur état, soit plus incessamment reconnu, et aient produit les plus heureux fruits de bienfaisance. Possédant des revenus suffisants, et même abondants, d'après les notions d'usage dans le pays, et jouissant de l'avantage de l'éducation qu'ils ont reçue, ils vivent sur un certain pied d'égalité et de bonté avec les classes les plus humbles et les moins instruites des habitans de la campagne. Intimement au fait des besoins et du caractère de leurs voisins, ils sont les promoteurs et les dispensateurs de charité, et se sont toujours montrés vrais gardiens de la moralité du peuple; et lorsqu'il a manqué dans le gouvernement civil quelque établissement de durée, l'Eglise catholique a toujours présenté, la même stabilité, le même arrangement, et a toujours fourni les secours effectifs pour maintenir l'ordre et la civilisation du peuple.

Nous nous hasardons à soutenir que ce qui a été dit plus haut n'était pas un des extraits de M. W. à son meeting. Nous pourrions nous étendre sur l'explication de la cause qui a donné lieu à l'absence du système d'éducation élémentaire dans le Bas-Canada, et prouver en même tems, que ni l'un ni l'autre ne doit être attribué au clergé catholique ainsi qu'aux chambres d'assemblée. M. W. ne peut s'excuser sur son ignorance à ce sujet, et nos lecteurs, comme nous le pensons, en sont suffisamment instruits. Si M. W. a besoin d'informations le référer à son ami l'honorable G. Moffat dont il peut s'enquérir, pourquoi l'ancien conseil législatif du Bas-Canada, fit le bill des écoles passé par une assemblée temporaire, et pourquoi, à l'inspiration du même M. Moffat, ils rejetta le bill des écoles de 1836, et d'un seul coup malheureux renversa 1250 écoles élémentaires dans le Bas-Canada. Il est vraiment absurde de vouloir rejeter aujourd'hui ces noires accusations sur le compte du clergé catholique, comme étant ennemi de l'éducation. Nous trouvons dans notre pays, l'archevêque de Murray membres-chef de l'éducation nationale, sous lequel ont été établis le meilleur bill d'éducation que l'on puisse trouver en aucune autre contrée. Et comment en est-il M. W., de l'éducation, sans les yeux du Pape, cet homme de péché? Nous avons l'auteurité de M. Loing, presbytérien écossais, dans ses notes d'un voyageur, page 416.

*A continuer.*

JEROME NOLLENT,

ou

LE MALIN, DUPE DE SES MALICES.

Suite.

Il n'en fallait pas tant pour exciter Georges à qui tous les trésors du Pérou eussent à peine suffi, et qui, n'ayant jamais su conserver un sou dans sa poche, prenait indistinctement de toutes mains tout ce que le hasard lui offrait; il le connaissait assez sot pour prévoir qu'une fois qu'il n'aurait plus besoin de lui, l'exécution de ses promesses serait ensuite ce qui le gênerait le moins. Pour faire durer ce besoin et les profits qu'il en retirait aussi long-temps que possible, il résolut donc de ne pas le rendre sitôt son beau-frère, et en même temps et dans le même but voulut travailler de manière à éloigner le mariage de sa sœur avec Mathieu.

Jérôme ne tarda pas à deviner sa politique, jugeant qu'il ne devrait son succès qu'à lui-même, il résolut de recourir à un de ces coups hardis qui décident de suite une affaire en bien ou en mal! il fit donc courir le bruit qu'il était au mieux possible avec Rosalie Avenel, et qu'elle lui avait promis de n'en épouser jamais d'autre que lui; il se fit voir le soir dans les environs de sa ferme, affectant de prendre des précautions pour n'être pas reconnu; il alla même jusqu'à rapporter, mais sous la promesse du plus grand secret, qu'il savait bien qu'on ne lui garderait pas, quelques propos railleurs qu'il prétendait lui avoir été tenus par Rosalie Avenel, sur les espérances et sur le caractère de Mathieu. Comme il s'y attendait, ces propos vinrent aux oreilles des parties intéressées; elles eurent une explication fort vive, et ainsi qu'il arrivait trop souvent dans ces occasions, au lieu de chercher à s'entendre, on se dit des paroles offensantes, on se piqua, et l'on se sépara plus brouillés qu'avant la conférence. Jérôme voulut profiter de la circonstance, et battre, comme on dit, la fer pendant qu'il était chaud; il redoubla ses assiduités auprès de Rosalie, qui crut amener plus facilement Mathieu à demander grâce, en faisant à son rival un meilleur accueil que jamais; mais elle fut trompée dans ses calculs. Mathieu offensé voulut lui rendre la monnaie de sa pièce, et parut rechercher une autre fille du village. Les choses en étant venues à ce point, et Jérôme aidé de Georges ne cessant d'attiser le feu de la discorde, il devint bientôt impossible aux deux parties de se rapprocher, et la haine n'ayant pas tardé à succéder à l'amour, Rosalie ne crut pouvoir mieux punir son infidèle qu'en acceptant avec le consentement de ses parens, la main de Jérôme, qui dut ainsi à ses fourberies d'épouser la plus riche héritière du pays.

Quoique sa femme ne l'eût épousé que par dépit et sans éprouver pour lui le moindre sentiment d'amitié, cependant les premiers mois de leur union furent heureux, et Jérôme put au moins une fois s'applaudir du succès de ses malices; mais les triomphes du vice sont courts, et il est écrit dans le ciel qu'il trouvera toujours en lui-même son châtiement. Georges, qui continuait le même train de vie, éprouvait toujours le même besoin de l'argent, et il ne cessait d'en demander à Jérôme, qui, n'ayant plus besoin de lui, ne fut pas long-temps sans trouver sa pratique un peu coûteuse: "Je te prête toujours, lui dit-il un beau jour, mais quand me rendras-tu?—Quand je me marierai, lui répondit celui-ci, ou au plus tard, à la succession de mon père.—Mais qui m'en assurera?—Je te ferai des billets, si tu veux.—Ils ne seraient pas valables puisque tu es encore mineur.—Tout ce que tu voudras, mais il me faut de l'argent, ce sont nos conditions.—Je t'en ai déjà bien donné.—Bah! pour une cinquantaine d'écus peut-être que tu m'as avancés, tu fais bien de l'embaras; cependant c'est moi qui t'ai fait toucher une dot de quinze mille francs de plus que tu n'aurais pas trouvé partout ailleurs.—Je n'aurais jamais manqué de femme, je te prie de le croire.—Non; mais tu avais déjà été refusé trois ou quatre fois, et sans mon secours tu n'aurais même jamais osé penser à ma sœur." Les paroles s'échauffant peu à peu, des reproches on en vint aux injures, des injures aux menaces, et nos deux beaux-frères se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Georges, pour se venger, raconta à sa sœur toutes les manœuvres par lesquelles Jérôme avait réussi à les brouiller avec Mathieu, et peu content encore de cette méchanceté, il alla faire la même confidence à celui-ci. Vous pouvez juger aisément quels furent les regrets et le désespoir de ces deux personnes qui s'étaient aimées long-temps, et à qui la conformité d'âge, de goûts et de caractère autant que les convenances de fortune, de naissance et d'éducation semblaient promettre une heureuse union, lorsqu'elles se virent ainsi les jouets de la scélératesse d'un homme qui avait abusé de leur simplicité. Rosalie, qui n'avait jamais aimé son mari, conçut tout à coup